

RECENSIONS

LIVRES D'HIER

M. PLUCHE, *La Mécanique des langues et l'Art de les enseigner*.
A Paris chez la Veuve Estienne et Fils, rue St-Jacques, à la
Vertu, MDCCLI.

Au siècle des Lumières, celles de l'abbé Pluche ne brillent pour beaucoup que d'un éclat falot. Les historiens de la littérature française ne citent son nom qu'en de rares occasions; encore est-ce en hésitant toujours entre l'ironie et le dégoût devant le tissu de compilations que constituent ses œuvres (1) : ce qui n'empêcha pas ses contemporains, comme le rappelait voici peu Lathis (2), de faire de son *Spectacle de la Nature* l'un des plus considérables succès de librairie des temps modernes.

Tout revers a sa médaille, et nous avouons qu'une telle réputation était bien propre à nous allécher : car enfin voici une œuvre qui, de l'avis unanime, constitue un résumé des idées couleur du temps; ce résumé est fidèle, tant la pensée de l'Auteur est incompatible avec l'originalité personnelle; et il est souvent clair, puisque l'abbé Pluche possède un agréable talent de vulgarisateur. Peut-on rêver mieux ?

Aujourd'hui surtout que revient à la mode/issue de Descartes (mais ne serait-il pas plus exact de parler de « philosophie du langage » ?), un petit ouvrage comme *La Mécanique des langues...*, qui reprend une matière déjà traitée au Tome VI du *Spectacle de la Nature*, ne saurait laisser indifférent le linguiste curieux de ses ancêtres.

Le titre est explicite; après avoir constaté la prodigieuse inefficacité de l'enseignement des langues par toute l'Europe, l'abbé Pluche prévient le lecteur que dans son livre *tout se réduira donc à deux opérations qui embrassent le sujet entier. La première est de distinguer en quoi consiste nécessairement le fond et la Mécanique des Langues. La seconde sera d'examiner quelle est la manière d'enseigner les langues* (Préface, pp. XVII-XVIII).

(1) Cf. par exemple le tome second de la Littérature française de Bédier et Hazard.

(2) Lathis, *L'Organiste Athée*, p. 56 (Charleville, XCI).

la linguistique

Compte non tenu de la Préface (pp. I-XXIV) ni d'une réponse aux Critiques (47 pages d'appendice), l'ouvrage est donc divisé en deux Livres : le premier, intitulé *La Mécanique de toutes les Langues* (pp. 1 à 38), est consacré à la linguistique générale; le second (*L'Art d'enseigner les langues et de les apprendre par soi-même à tout âge*, pp. 39 à 340) est de linguistique appliquée.

Quels que soient les mérites du second Livre (3), nous le négligerons ici, tant à lui seul le premier offre d'intérêt. C'est qu'on y trouve, exposées sans fioritures comme autant d'évidences, quelques-unes des notions que nous avons l'habitude de compter au nombre des découvertes les plus enthousiasmantes de la linguistique du XX^e siècle. Nous relevons ainsi, au hasard : l'affirmation que la linguistique s'occupe des seuls systèmes de communication fondés sur le langage (p. 2); que la langue est un fait social (p. 15), auditif (p. 18) et inconscient (p. 19); qu'elle ne consiste pas dans un lexique (p. 16), mais dans le lexique et la grammaire (p. 41, avec d'amusantes vérifications expérimentales pp. 48 ssq.)...

La différence entre langage (*ce que la nature enseigne et inspire infailliblement et qui est le même partout*) et langue (*ce qui est l'ouvrage des hommes et qui est une institution arbitraire*, p. 1) est posée d'emblée. La dichotomie entre langue et parole est mentionnée, mais elle ne donne lieu à aucun développement pré-saussurien (*ainsi en toute langue la parole n'est autre chose que l'image ou l'expression de la pensée de l'homme*, etc., p. 2). Au contraire, la notion d'arbitraire du signe est vivement soulignée : *il est encore bien étonnant qu'il ne se trouve communément aucun lien naturel aucune conformité entre les sons ou les inflexions, et les choses signifiées; que cependant par le simple arrangement de ces signes on puisse faire entendre avec précision ce qui est devant nous, et ce qu'on montre au doigt; ce qui est absent et reculé dans le passé ou dans l'avenir; ce qui est même tellement intellectuel qu'on peut lui donner la ressemblance d'aucune figure qui l'amène sous les yeux* (p. 13)...

Plus important nous paraît le fait que l'abbé Pluche, qui a une claire vision de la paradigmatique, distingue entre « sémantème » et « morphème » (p. 11) et qu'il caractérise ces derniers par leurs appartenances à des inventaires clos (p. 12). Son optique par ailleurs est en bien des cas purement fonctionnaliste : c'est ce qui l'amènera à attribuer semblable valeur à certains morphèmes et à des faits de syntaxe positionnelle (p. 5) ou à donner du verbe une définition (*il signifie ce qui marque le plus dans le discours*, p. 7) qui n'est somme toute pas très éloignée de celle que nous utilisons pour le prédicat (4). Mieux même, l'abbé Pluche en arrive à exposer une théorie de la double articulation :

(3) Ces mérites ne sont pas exclusivement pédagogiques : on y trouvera par exemple d'intéressants exemples de phrases rustiques (pp. 64-65) et de très captivantes considérations, étiembléennes avant la lettre, sur l'invasion du français par le style gascon (pp. 335 ssq.).

(4) Nous pensons au prédicat défini par la possibilité de constituer à lui seul le message (A. Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Paris, 1967, p. 124) et de n'être pas supprimable sans porter atteinte à l'intégrité du message (J. Verguin, *Enoncé*, in A. Martinet, *La Linguistique*, Paris, 1969, p. 90).

1. D'abord il n'y a point de langue qui ne soit composée d'autant de pièces qu'il en faut pour rendre par une imitation fidèle les différents membres de notre pensée. On y trouve donc des mots, les terminaisons et inflexions de ces mots, les différents emplois des inflexions; & un certain accord dans les signes lequel représente l'accord, ou les rapports qui se trouvent entre les objets (...).

2. Point de langue en second lieu qui n'ait des sons ou articulations qui lui sont propres, pour désigner les objets; avec cela un tour particulier dans la structure de ses mots; & une infinité de façons de parler qui ne sont assujetties à une règle uniforme, ni ressemblantes entr'elles par aucune analogie; mais qu'un usage constant rend fixes et nécessaires malgré leur étonnante bizarrerie (pp. 34-35)...

Bien d'autres détails offrent de l'intérêt (5) dans *La Mécanique des Langues*, bien que tout n'y soit évidemment pas toujours de la même veine : considérer l'article français comme un legs des Sarrasins (p. 21) fera peut-être sourire; aussi le fait que l'Auteur, ayant énuméré les parties du discours, commente sa liste d'un *je ne crois pas qu'on puisse imaginer beaucoup d'autres qui ne rentrent dans la nature de celles-ci* (p. 8); l'existence du langage constamment invoquée comme preuve de l'existence de Dieu (pp. 12, 14, 16...), la thèse que *l'intention de peupler la terre & de retenir les peuples dans certaines bornes est la fin sensible de la division des langues* (p. 18) risquent d'étonner. Mais ces naïvetés ou ces maladresses ne sont-elles pas excusables en 1751 ? Toute admiration, on le répète depuis Taine, est nécessairement historique, et le lecteur ne marchandera pas la sienne au bon M. Pluche (6).

Ce qui précède est-il pourtant suffisant à lui attribuer la qualité de précurseur de notre discipline ? Sincèrement, nous en doutons. Après de fréquentes lectures, nous avons constaté que le linguiste en nous restait constamment sur sa faim; que nous prenions certes un vif plaisir à déceler dans la *Mécanique des Langues*... des coïncidences avec certains des concepts opératoires qui nous sont familiers; mais que nous ne nous sentions pas plus concerné, professionnellement parlant, par l'œuvre de l'abbé Pluche qu'un escarbot par la fable de La Fontaine.

Qu'est-ce donc qui fait que pour nous l'abbé Pluche reste un philosophe et n'est jamais linguiste ? C'est peut-être qu'il ne quitte jamais le niveau des idées générales, et qu'elles résultent chez lui, non d'une analyse des faits, mais d'une intuition psychologique et métaphysique qu'il cherche opiniâtrement à justifier. C'est-à-dire que ses affirmations seront toujours un peu suspectes, puisqu'elles ne tombent juste que par hasard.

Nous nous amusons tout à l'heure à voir dans l'abbé Pluche un ancêtre putatif de la théorie de la double articulation : ce n'était qu'au prix d'une légère distorsion, puisque pour lui elle est triple (7). Mais là n'est pas

(5) Notamment les considérations de l'Auteur sur les universaux sémantiques (pp. 3-4), sur « la vie des mots » (p. 18), sur la grammaire historique (p. 24), sur les problèmes de la traduction (pp. 48 ssq.), etc.

(6) Nous ignorons malheureusement tout de l'accueil qui fut réservé à *La Mécanique des Langues*... Notre exemplaire porte sur la page de garde cette mention manuscrite : « Nous soussigné Castex Bertrand a sectre (sic) inscrit sur la mécanique des langues, 26 mars 1751 », ce qui pourrait laisser croire que des cours de linguistique pluchienne furent offerts au public.

(7) La troisième « articulation » de l'abbé Pluche concerne... la littérature !

l'important : après tout, les premiers utilisateurs des alphabets phonologiques qui eurent l'idée du blanc graphique n'avaient-ils pas aussi dans l'esprit quelque chose comme l'intuition de la double articulation du langage (8) ? L'important, c'est que ce n'est qu'avec Martinet que la théorie en devient féconde sur le plan linguistique.

Par ailleurs, on peut se demander si un linguiste de 1971, quelque accoutumé qu'il se croie à l'esprit d'un siècle différent, ne sera pas toujours un peu tenté de préciser ce qu'un tel ouvrage offre de forcément vague, donc de disponible à sa compréhension, en fonction de ce qui lui est le plus familier dans sa discipline : tout est dans tout, et réciproquement. J.-L. Borges, à côté des *hronir* de Tlön, place l'étrange *ur*, « la chose produite par suggestion, l'objet déduit par l'espoir » (9) : il ne manque pas d'exemples d'historiens de la linguistique abusés, en toute candeur, par l'*ur* (10)...

J.-C. DINGUIRARD.